La fin de septembre ramènera le dimanche de la Bible; Don Luigi Sturzo écrivait dans Problèmes spirituels de nos temps:

IL IMPORTE de faire lire et de faire aimer le Nouveau Testament dès le bas âge; et l'étude et la lecture de ces pages devront se continuer durant tout le cours des études.

A cette fin, il ne faudrait pas considérer le Nouveau Testament comme le livre qui est unique et sacré, mais aussi comme le livre de l'expérience humaine, celui de la civilisation à laquelle nous appartenons, le fondement de notre culture, l'éternelle source d'inspiration de la poésie et des beaux-arts. C'est pourquoi il ne faut pas qu'on le confine aux écoles de religion, ni lui assigner un rôle secondaire au programme, mais il devra être le manuel de tout enseignement, adapté aux différents cours — élémentaire, secondaire, universitaire — selon les principes d'une solide éducation, réservant pour les écoles de religion les seules parties dogmatiques et mystiques et cette exégèse historique et philologique qui sont nécessaires à une plus profonde compréhension de la révélation que ce livre contient.

... Il est bon ici de dissiper certaines théories que la tradition classique a répandues: les évangiles sont des écrits informes, primitifs, les œuvres d'hommes de peu de culture, auxquelles l'art, l'éloquence, le style font tellement défaut qu'il est impossible de les considérer comme autre chose que des livres religieux, jamais comme des livres propres à alimenter une formation littéraire. Il y a là une double erreur: les évangiles, ainsi que les autres écrits du Nouveau Testament, les uns dans leur simplicité, les autres dans leur complexité, ont donné naissance à un style et à une langue qui leur sont propres et qui ont imprégné jusqu'à la moelle la culture de tous les pays, qui ont exercé une influence sur une grande partie de la pensée et de l'art du monde chrétien. Ceux qui exigent une étude d'Homère, d'Eschyle, de Sophocle, de Platon, de Virgile, d'Horace, de Cicéron, pour les besoins d'un humanisme, font bien; ceux qui, dans tous les pays, fondent la culture et la formation sur leurs propres classiques, poètes et prosateurs, font bien. Mais notre culture est plus large, plus étendue, plus compréhensive que pareil humanisme, d'ailleurs souvent trompeur et faux et, souvent aussi, sonore et vide. Les livres de la Bible, au contraire — surtout ceux du Nouveau Testament (excepté les écrits prophétiques et certaines épîtres) — sont dans leur simplicité si convainquants, si humains, si pleins de beauté qu'ils forment un élément essentiel et inimitable de la culture de tous les temps et de tous les peuples.

LA SANTÉ

Voici sa véritable définition donnée par le Pape, à plus de 400 délégués de l'Organisation mondiale de la Santé:

UN POINT a tout spécialement retenu Notre attention à la lecture de vos programmes et de vos travaux: la signification tout à la fois plus étendue et plus profonde que vous donnez à l'expression « la santé ». Elle n'est pas, à vos yeux, purement négative, comme si la santé, en général, consistait dans la simple exclusion de la maladie corporelle et des tares physiques, comme si la santé mentale, en particulier, ne disait rien de plus que l'absence de toute aliénation ou anomalie. Elle comporte positivement le bien-être spirituel et social de l'humanité et, à ce titre, elle est une des conditions de la paix universelle et de la sécurité commune.

Il s'ensuit que la question de la santé déborde le cadre de la biologie et de la médecine; elle a nécessairement sa place même dans la sphère de la morale et de la religion.

A V E C O U S A N S C O M M E N T A I R E S

LA PARTICIPATION AUX BÉNÉFICES

La Gazette du Travail (mai 1949), publication du ministère fédéral du Travail, donnait des renseignements sur le décret colombien du 19 juillet 1948 sur la participation aux bénéfices:

LE DÉCRET s'applique aux établissements commerciaux ayant une mise de fonds de 100,000 pesos ou plus (un peso équivaut à 57 cents environ en monnaie des É.-U.), qui emploient en permanence plus de 20 travailleurs; aux établissements industriels ayant une mise de fonds de 100,000 pesos ou plus, qui emploient plus de 30 travailleurs; aux entreprises agricoles et forestières ayant une mise de fonds de 200,000 pesos ou plus, qui emploient plus de 30 travailleurs; et aux fermes d'élevage ayant une mise de fonds de 200,000 pesos ou plus, qui emploient plus de 20 travailleurs.

Une part des bénéfices sera distribuée à tous les travailleurs des établissements susmentionnés, c'est-à-dire à toutes les personnes qui possèdent un contrat d'emploi tel que défini dans la législation pertinente. Les associés qui rendent un service personnel à l'entreprise sont aussi éligibles à la participation aux bénéfices comme s'ils étaient des employés.

Une part des bénéfices sera versée seulement aux travailleurs dont le contrat d'emploi couvre l'entier exercice, dont proviennent les bénéfices, mais un travailleur qui abandonne son travail volontairement ou qui est congédié, pourra, s'il a été au moins six mois au service de l'entreprise, recevoir une part des bénéfices en rapport avec sa période d'emploi, à moins qu'il n'ait été congédié pour grave inconduite ou autre juste cause.

La part de bénéfices à distribuer parmi les travailleurs s'échelonne comme suit: 5 p. 100 de l'excédent de bénéfices de 12 à 15 p. 100; 8 p. 100 de l'excédent de bénéfices de

à 18 p. 100; 12 p. 100 de l'excédent de bénéfices de 18 à 25 p. 100; 15 p. 100 de l'excédent de bénéfices de 25 à 35 p. 100; 20 p. 100 de l'excédent de bénéfices de 35 p. 100.

La participation de chaque travailleur aux bénéfices est déterminée selon un régime de points fondé sur les facteurs suivants: a) salaire ou traitement payé; b) charges de famille; c) ancienneté; d) assiduité au travail; e) efficacité et honnêteté.

La part individuelle est proportionnée au nombre de points acquis. La part de tout travailleur individuel ne doit pas excéder la moitié de la somme qui lui est due en salaire ou traitement pour l'exercice en question. Tout excédent sera versé à l'Institut colombien de sécurité sociale, qui s'en servira pour l'organisation et le maintien de la sécurité sociale. Le travailleur ne peut toucher que la moitié de sa part en argent comptant. Le solde doit être déposé à une banque ou agence désignée par le gouvernement, et portera intérêt. Des retraits de ces comptes de dépôts ne seront permis que pour l'achat de la maison du travailleur ou l'acquittement d'une hypothèque; ou en cas de chômage, à un taux n'excédant pas la moitié du salaire ou traitement gagné au cours du dernier mois en emploi; ou en cas de difficultés domestiques ou de dépenses urgentes de famille.

La part des bénéfices disponibles pour distribution doit être établie 90 jours après la fermeture des comptes et l'acquittement de l'impôt sur le revenu. Les versements seront trimestriels...

Le droit d'un travailleur de participer aux bénéfices d'une entreprise ne lui permet pas de s'ingérer dans l'administration ou de vérifier les comptes. La vérification des comptes requise aux fins du décret incombe à l'État seulement.

PEINTRES CANADIENS À PARIS

Le R. P. Maydieu, O. P., qui fit un séjour au Canada l'été dernier, écrit dans la Vie intellectuelle:

IMPRESSION DE JEUNESSE dès que l'on entre dans la galerie Montjoie, sise en l'île Saint-Louis, cette petite ville de province au cœur de la Cité. Ce sont des jeunes qui s'éveillent à la peinture. De-ci de-là on reconnaît l'influence de Bonnard, celle de Léger, de Braque, de Rouault et de bien d'autres; différentes influences se croisent même dans une seule œuvre.

Mais ces peintures ne sont pas, pour autant, des copies serviles, car une grande sensibilité se révèle en de nombreux tableaux. Pourtant rien n'évoque ici le Canada. Non seulement les paysages et les sujets sont pris à Paris ou en France, mais on ne retrouve ni les dimensions, ni les lignes, ni les volumes, ni les couleurs de là-bas. Un jeune peintre canadien, qui me parle de ses camarades, m'explique que la nature de chez lui est très belle, mais qu'elle manque de sensibilité. Déjà, le P. Couturier m'avait dit ce que Braque m'a répété, que la nature de certains pays n'est pas propice à la peinture. Pourtant les couleurs sont si belles là-bas!...

Comment pourrais-je oublier les bleus, les rouges, les ors, les mauves, les verts que j'y ai vus. Il paraît que l'automne dernier fut un des plus beaux que l'on ait jamais eus. Comment se ferait-il qu'une nature si riche, qui est l'œuvre de Dieu, ne puisse pas, comme les autres, susciter sa propre pein-

ture? Ne serait-il pas vrai de penser plutôt que la peinture et la vision du paysage naissent du dialogue entre le peintre et ce qu'il regarde? On ne peut plus voir les villes de Normandie et de Bretagne de la même façon avant ou après Corot, le mont Victoire et la Provence avec les mêmes yeux avant et après Cézanne, et les moissons sous le soleil de juillet ont un autre relief après Van Gogh. Mais ce dialogue entre le peintre et la nature s'est établi sous le ciel d'Europe, il est à peine commencé avec l'Amérique. Au Canada je n'ai vu qu'un ou deux peintres qui aient osé regarder le visage de leur pays.

Il n'est pas mauvais que de jeunes peintres canadiens prennent leurs premières leçons en Europe, mais ce que nous attendons d'eux, c'est qu'un jour ils poursuivent, chez eux, l'œuvre commencée chez nous. Pour dominer la nature, non seulement pour la reproduire mais même pour s'en nourrir, comme fait Braque, afin de créer des œuvres originales, il faut qu'une longue tradition s'établisse au Canada. L'exposition de la galerie Montjoie nous fait espérer qu'elle pourra naître. Signalons en particulier quelques peintres comme Abramson, qui ne manque pas de force, — Pierre de Ligny, dont les fusains rapportés du Maroc et les natures mortes sont intéressants, — les dessins d'Andrews, — l'Oiseau de feu de Crosthwait, — quelques beaux dessins de Parent à côté d'autres aussi intéressants, — cinq ou six peintures extrêmement sensibles de Bernard Vanier, et les couleurs éclatantes de Jean Soucy.

IL EST DE MODE dans certains milieux de critiquer l'expression « ordre nouveau », comme si elle n'était pas orthodoxe. Tout dépend évidemment de ce qu'on entend par ces mots. Plus audacieux que quelques hommes d'État, Pie XII ne craint pas, lui, de les employer souvent. Dans son discours du 1^{er} juin 1941, pour le cinquantième anniversaire de l'encyclique *Rerum novarum*, il dit: « Tels sont les principes, les conceptions et les normes par lesquels Nous voudrions dès maintenant coopérer à la future organisation de cet ordre nouveau que le monde attend de la terrible fermentation des luttes présentes, qu'il souhaite de voir naître et apaiser les peuples dans la paix et la justice. »

Et dans son radio-message de Noël 1941, il déclare: « Nous usons donc de Notre droit, ou, plus exactement, Nous remplissons Notre devoir quand, en cette veille de la sainte fête de Noël, aube divine d'espoir et de paix pour le monde, Nous exprimant avec toute l'autorité de Notre ministère apostolique, et sous l'impulsion fervente de Notre cœur, Nous appelons l'attention et la réflexion du monde entier sur les dangers qui peuvent menacer une paix qui devra être la base bien préparée d'un véritable ordre nouveau et répondre à l'attente et aux désirs de tous les peuples d'un avenir plus tranquille. »

« Un tel ordre nouveau, que tous les peuples souhaitent voir établir après les épreuves et les ruines de cette guerre, devra être fondé sur ce roc immuable et inébranlable qu'est la loi morale que le Créateur lui-même manifesta par le moyen d'un ordre naturel, et qu'il a gravée, en caractères indélébiles, dans le cœur des hommes... »

Il est donc impossible de diagnostiquer, dans l'emploi de cette expression, quelque « tuberculose ou cancer de la pensée ».

L'ARTISANAT

Ce texte de S. S. Pie XII continue celui qui a été donné ici même le mois dernier:

EN OUTRE, tandis que sévit, âpre et souvent contre nature, la lutte entre employeurs et employés, l'artisanat a été, généralement parlant, préservé de semblables conflits. Son petit atelier présente encore bien souvent un caractère familial. Sous la direction du chef ou « maître d'art », les compagnons et les apprentis collaborent, d'accord, à la confection de l'objet demandé. Ainsi l'artisanat est une milice choisie même pour la sauvegarde de la paix sociale et pour la restauration et la prospérité de l'économie nationale.

Mais, comme toutes les autres œuvres de civilisation, l'artisanat, lui aussi, ne peut remplir sa fonction culturelle et sociale s'il ne reste pas imprégné de l'esprit chrétien. La croix ne doit jamais disparaître de vos foyers et de votre boutique; elle doit être là le signe d'une foi toujours vive et d'une sainte crainte de Dieu. Cette foi et cette crainte de Dieu doivent guider et régir votre pensée, vos paroles et votre action. Ne manquez pas de prier ensemble dans votre magasin ou dans votre atelier, « en rendant toujours grâce en toute chose à Dieu le Père, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ » (Eph., v, 20).

Nous nourrissons deux intimes désirs pour vous, chers fils et filles. Durant plus d'un siècle, l'artisanat a dû lutter pour son existence en face de la puissante et conquérante grande industrie. Mais il a prouvé sa force de résistance et la vigueur de sa vitalité. Même dans les régions les plus industrialisées et riches en grandes usines, il a, au cours des dernières décades, gagné de nouveau du terrain et il peut regarder l'avenir avec un sentiment de confiance plein de promesses.